

## « La gironde »

### Aude

---

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20529ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

#### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Aude (1986). « La gironde ». *Nuit blanche*, (24), 42–44.

# « LA GIRONDE »

*Depuis qu'elle a fait paraître sous le nom de Claudette Charbonneau-Tissot les Contes pour hydrocéphales adultes (CLF, 1973), Aude a touché alternativement à la nouvelle (La contrainte, CLF, 1976), au roman (La chaise au fond de l'œil, CLF, 1979) et à la novella (L'assembleur, CLF, 1985). La nouvelle que voici est extraite d'un recueil en préparation.*

par Aude



chaque matin, elle lui raconte des histoires de sexe truculentes et poivrées. Elle le relève un peu, replace les oreillers dans son dos, défait les cordons de sa robe de nuit — d'un bleu d'azur et non blanche — et elle commence la délicate toilette de ce corps décharné qu'elle nourrit, comme un bébé, d'histoires de fesses rondes et charnues, et de seins énormes comme ceux des nourrices. Mais selon lui, ces fesses et ces seins ne sont jamais assez gros. C'est pourquoi, un jour, elle finit par lui inventer une compagne géante, telle qu'il la veut, c'est-à-dire telle qu'il puisse entrer tout entier dans son sexe et y être parfaitement confortable. Il faut dire qu'il est si maigre et si chétif que, malgré tout, la géante n'est pas si géante qu'on pourrait le croire.

Il ne passe d'ailleurs pas tout son temps dans le sexe de la géante. En fait, il n'y entre que pour dormir ou lorsqu'il a mal, très mal. Ou peur.

De plus, elle n'est pas toujours là. Elle arrive souvent avec l'autre, le matin, et repart avec elle.

La chambre où il est ressemble à une vraie chambre. Les autres aussi. On l'a voulu ainsi, comme dans une vraie maison. Il y a du papier peint, des rideaux aux fenêtres, des plantes, des tableaux et un ameublement très moderne. En fait, cette chambre est mieux décorée que la sienne, chez lui. Pourtant, il sait reconnaître et apprécier les décors de bon style; mais — seul — il est incapable d'en créer.

Or seul, il l'est depuis bientôt six ans et c'est peut-être ce qui l'a conduit ici.

Quand la géante est là, la chambre prend des airs de fête. Elle rit souvent et son rire est contagieux. Elle aime qu'il soit content. Elle circule toujours nue. La chair molle de ses cuisses et de ses bras ballotte à chacun de ses pas; comme ses gigantesques seins aux mamelons larges et bruns. L'épaisse couche de graisse de son abdomen forme des plis qui se font et se défont sans cesse comme des vagues. Il aime la regarder. Elle aime qu'il la regarde. Mais si, à ce moment, ses yeux rencontrent ceux de l'homme, elle rougit d'un seul coup. Elle a alors un grand éclat de rire et elle se détourne aussitôt. Il voit donc ses fesses, énormes oreillers moelleux où enfoncer sa tête, son visage. Cette femme l'excite. Le rassure.

Pourtant il a toujours recherché et aimé des femmes sveltes, plus osseuses que charnues, dont une, très particulièrement, auprès de qui il est resté dix ans.

Lorsqu'elle s'étendait sur le dos, il aimait toucher les os de ses hanches qui saillaient et formaient comme une barque au centre de laquelle il y avait son petit ventre souple où il aimait enfoncer doucement les doigts et, plus bas, son sexe.

À cette époque, les seins volumineux le dégoûtaient. Il n'en avait jamais touché. Mais il en avait vu. Il avait même cherché à en voir, comme pour confirmer son dégoût. Il s'exclamait alors: «Ce n'est pas possible! C'est affreux! Monstrueux!» Et il retournait sucer doucement les petits mamelons de sa compagne dont il aimait le corps, l'esprit et le cœur.

Mais un jour, elle était partie, pour les raisons toutes ordinaires qui font souvent qu'un couple se sépare.

Elle lui avait d'abord beaucoup manqué.

Puis il était allé chercher ailleurs d'autres petits seins.

Et elle avait offert ses petits seins ailleurs.

Pendant plusieurs mois, ce faisant, ils pleurèrent tous les deux.

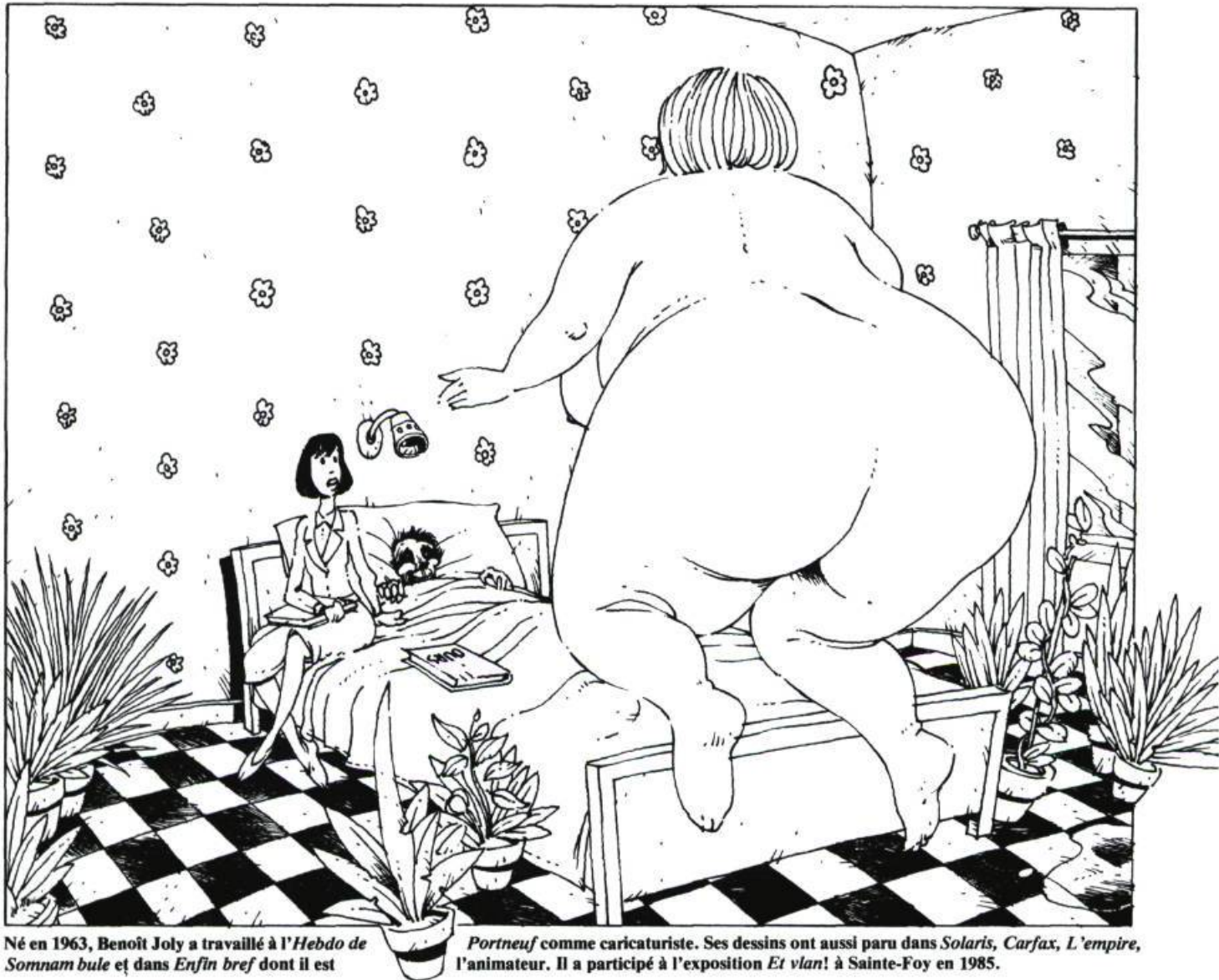
Puis ils ne pleurèrent plus.

Il n'a plus que les os: un squelette simplement recouvert d'une très mince couche de peau transparente. Quand elle le lave, elle ne frémit plus. Surtout depuis que la géante est là. Mais au début, tout cela lui faisait horreur: les yeux trop enfoncés dans les orbites, qui la regardent de si loin qu'on dirait de l'intérieur; la bouche édentée qui aspire bruyamment la bouillie et l'envoie dans le gosier, osseux comme un cou de dinde, qui déglutit avec effort; le crâne chauve et tavelé, pas lisse, bosselé comme une vieille casserole; les tempes proéminentes où la peau est si fine qu'elle se déchire à rien et ne se répare plus; le sang violet qui circule dessous, quand il circule et qu'il ne s'immobilise pas quelque part, en plaques noires. À plusieurs reprises, dans les premiers temps, elle avait dû courir à la salle de bains pour vomir. Puis cela s'est passé, tout à fait.

Un jour, il a demandé qu'elle le soulève tout entier dans ses bras pendant qu'on changeait le lit. Pendant un mois, il en fut ainsi. Parfois même, elle le berçait un long moment avant de le redéposer sur le lit frais. Alors il s'endormait paisiblement.

Mais à présent, elle ne peut plus le soulever de cette façon. Ses os craquent de partout et cassent; dans son dos et sur ses fesses, il y a de grandes plaies qui ne guérissent plus. Alors, pour le déplacer, il faut l'étendre sur un drap et le soulever doucement, à deux.

Il a l'air d'être arrivé à l'autre bout de la chaîne, au sortir de la vie. Il rapetisse peu à peu. On croirait qu'il a quatre-vingt-dix ans et qu'il va disparaître.



Né en 1963, Benoît Joly a travaillé à l'Hebdo de *Somnam bule* et dans *Enfin bref* dont il est

*Portneuf* comme caricaturiste. Ses dessins ont aussi paru dans *Solaris*, *Carfax*, *L'empire*, l'animateur. Il a participé à l'exposition *Et vlan!* à Sainte-Foy en 1985.

Or, il va disparaître, se fondre petit à petit aux draps; à moins que, s'il en a encore la force et si elle est venue ce jour-là, il n'entre dans le vagin de la géante, trouve le passage et remonte se loger plus haut, dans son ventre chaud, à jamais protégé par sa solide cuirasse de lard, désormais introuvable dans cette cathédrale mouvante.

Il va disparaître, c'est vrai.  
Mais il a trente-huit ans.

Il sourit. Elle vient de dire qu'au lieu de sucer le lait des pissenlits par la racine, lui, il sucera le lait de la géante, par l'intérieur.

Elle lui fait manger sa bouillie.  
La géante dort près de la fenêtre.  
Il fait bon.

Elle, elle a de tout petits seins. Il le sait.

C'était vers la fin du premier mois. La géante n'était pas encore là. Et elle n'avait pas encore commencé à lui fabriquer des histoires lubriques. Loin de là. Elle lui parlait à peine.

Il lui avait demandé qu'elle lui montre ses seins.

Elle s'en était offusqué et, feignant de rire, elle lui avait reproché, avec un mépris presque évident, son impudence. Et au-dedans d'elle, elle l'avait traité de vieux salaud.

Or il avait pleuré.

Pendant plusieurs jours, elle se sentit triste et troublée par cette scène. Et elle se demanda pourquoi, au juste, elle avait réagi de la sorte. Était-ce parce que, selon ses principes, «cela ne se faisait pas» dans un tel service? Ou parce que jamais elle n'aurait consenti à montrer ainsi ses seins, sur demande, à un étranger? Ou bien, plus précisément, parce que l'homme qui le lui avait demandé n'en était plus un à ses yeux et qu'il lui répugnait? Ou bien, simplement parce qu'elle avait toujours été gênée de montrer ses seins trop menus? Elle ne savait pas.

Mais plus tard, un matin qu'il avait très mal, elle avait ouvert son chemisier.

Ses seins étaient en effet si minuscules que, s'il n'y avait eu la proéminence des mamelons, il n'y aurait pour ainsi dire rien eu. Mais les mamelons étaient fermes et tout hérissés. Ils étaient d'une insolence telle qu'on ne pouvait s'en moquer. Et il ne s'en moqua pas. ◆

Déjà à quelques reprises, il avait commencé à lui parler de ses fantasmes égrillards et grivois. Mais chaque fois, elle l'avait rabroué et avait mis un terme à ses histoires scabreuses.

Or à partir de ce jour, non seulement elle le laissa raconter ses histoires, mais elle l'écouta. Et quand, au bout d'un mois, il se mit à perdre des forces et à ne plus pouvoir fabuler et parler aisément, c'est elle qui prit la relève.

Elle a deux jours de congé par semaine. Mais depuis un mois, quand elle est en congé, elle vient lui rendre visite. Au début, elle restait deux ou trois heures. À présent, elle reste beaucoup plus longtemps.

Lorsqu'elle n'est pas là, les autres le soignent, le lavent, le font manger, mais elles ne savent quoi lui dire. Elles parlent du temps qu'il fait dehors. Du printemps qui va bientôt venir. Elles lui lisent le journal. Mais elles ne racontent pas d'histoires pleines de larges girons où se blottir et de seins lourds contre lesquels dormir.

Alors il reste là dans la chambre qui, malgré le papier peint, les fleurs et les fauteuils de velours pêche, sent la mort parce que la géante n'est pas là pour emplir l'atmosphère de sa présence chaude.

Il ferme les yeux et il essaie de partir seul, dans sa tête, mais même là, tout est de plus en plus ralenti. C'est la douleur qui s'installe sous son crâne et qui prend toute la place.

Aujourd'hui, elle ne travaille pas. Pourtant, elle est arrivée très tôt, avant même l'équipe de jour.

Ils ne la comprennent pas. Ils disent qu'elle ne pourra tenir longtemps ainsi. Qu'elle doit se protéger. Qu'elle en fait trop. Qu'elle prend cela beaucoup trop à cœur. Qu'elle se brûlera. Ils ont même parlé de certaines clauses syndicales. Mais elle n'a jamais rien demandé pour ce qu'ils appellent ses *heures supplémentaires*. Ils disent aussi qu'il ne faut pas jouer les héros, en ce domaine. Que c'est de l'orgueil. Qu'il faut seulement aider et rendre le passage plus facile, plus humain.

Elle les écoute. Au début, elle discutait. À présent, elle ne leur dit plus rien à ce sujet sinon: «Oui, oui. Je sais. Je serai prudente».

Elle ne leur dira rien de ses petits seins secs qui n'avaient pas voulu pousser parce que, à mots couverts, pendant toute son enfance et son adolescence, on lui avait fait sentir que tout *cela* était sale: les seins, les fesses, le sexe, et tout ce qu'on peut faire avec; et même en parler.

Elle ne leur dira rien du plaisir toujours étriqué, parce que sous le boisseau, qu'elle a vécu pendant longtemps, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle le rencontre, lui, et ses histoires.

Et surtout, elle ne peut pas leur dire que c'est ici, dans ce mouvoir de luxe, auprès de ce presque cadavre qui ne la touche jamais et qui n'a plus pour sexe qu'un peu de peau plissée, qu'elle s'est senti devenir sexuelle et vivante.

À lui, cependant, elle a tout dit.

Aujourd'hui, elle est venue si tôt parce que, la nuit dernière, elle a fait un rêve. Et ce rêve était lié à une question qu'il lui a posée, hier. Il lui a demandé s'il est vrai qu'il y a un os dans le sexe des ours mâles. Elle ne savait pas, mais elle avait promis de s'informer.

En rentrant chez elle, elle est passée par la bibliothèque. Mais aucun des huit livres qu'elle a consul-

tés ne parle du sexe des ours. Elle a alors demandé à la bibliothécaire de l'aider dans sa recherche. Mais celle-ci a cru qu'elle se payait sa tête. Elles ont discuté un moment puis la bibliothécaire a dit: «Et qu'est-ce que ça peut bien vous faire, à vous, que les ours aient un os là, ou pas?»

Pendant la nuit, elle a rêvé. Ils faisaient l'amour. C'était lui, elle en était sûre, mais en même temps, c'était un ours. Un ours jeune et vigoureux. Il a dit: «Même malade, même vieux, même mort, j'aurai toujours un sexe!» Et ils ont ri.

Ce matin, elle a apporté son vieux manteau de chat sauvage.

Pendant qu'elle faisait sa toilette, elle lui a raconté une histoire de bêtes.

Il est là, nu, au milieu du drap fleuri.

Elle n'a pas remis les couvertures sur son corps desséché.

À la place, elle le couvre de la fourrure et elle lui dit que l'ours, c'est lui.

Son œil s'allume. Il flaire longuement sa fourrure.

Puis, tout bas, il lui demande si la géante est venue, elle aussi.

Du menton, elle indique le coin de la chambre, près de la fenêtre.

Aussitôt qu'il la voit, la géante se lève et se met à marcher lentement vers lui. ■